

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 8 MAI, 1879.

No. 37.

L'HONNÊTE HOMME.

“ Je vous parle durement, Emile, je ne vous déguise rien de la vérité, parce que je voudrais, mon cher enfant, vous préparer à tous les chagrins que vous causera le jeune insensé. Jugez par ce qu'il a déjà compromis de son présent, ce qu'il tuera de son avenir.

“ Tandis que vous sacrifiez, vous, quatre années de travail et une carrière noble et brillante à des devoirs sacrés, mais pénibles, lui, il se dégoûte de cet avenir avant même de l'avoir atteint; il s'épouvante du travail qui se présente devant ses yeux; et, paresseux, irréfléchi, sans raison, sans esprit de conduite, il se fait chasser de l'École Polytechnique.

“ Le voilà donc couvert d'une tache honteuse, d'une tache presque ineffaçable. Que croyez-vous qu'il fasse pour réparer une si grande faute, pour apaiser le courroux trop juste de son père, pour consoler sa mère qui pleure? Rien. Que dis-je, rien? Au contraire; il se jette dans la plus folle exagération de l'inconduite; il se fait fanlaron de vice; il insulte à votre amitié, à votre amitié si tendre, si fraternelle! Dieu veuille que mes prédictions ne s'accomplissent point! Dieu veuille que je me trompe dans mes prévisions! mais je ne voudrais point, au prix de tous les trésors du monde, être le père de cet insensé.

“ Laissez donc s'étouffer l'affection que vous lui portez, Emile; car cette affection se reporte sur un objet qui n'en est pas digne. Ou bien préparez-vous à bien des souffrances et à bien des chagrins à cause de ce jeune homme.

— Il va devenir malheureux, et vous voulez que je l'abandonne! Votre amitié pour moi fait dire à vos lèvres ce que ne pense pas votre cœur. Non, mon ami, je n'étoufferai point, je ne chercherai point à étouffer en moi la tendresse que je porte à Georges. Qui donc le considérerait quand il subira les conséquences de sa folie? Pour avoir mérité d'être malheureux, souffrira-t-il moins de son malheur? Mon devoir est de le soutenir lorsqu'il tombera; de chercher à le ramener dans la bonne voie, quand, perdu, égaré, les yeux pleins de larmes, il tournera les yeux vers elle. Alors je

deviendrai son guide et son appui; alors je tâcherai de le ramener à la vertu; et comme ce fils de Noé que le Seigneur bénit, je le couvrirai de mon manteau.”

Monsieur Delloye, ému, prit la main d'Emile, et lui dit:

“ Oui, tu a raison, mon cher Emile; oui, ne l'abandonne pas. Je parlais comme un vieillard, avec plus de raison que de sensibilité: sois son bon ange!”

Quand monsieur Delloye eut pris congé d'Emile, celui-ci monta dans sa chambre, et écrivit à Georges:

EMILE A GEORGES.

Mon ami, je te vois avec désespoir marcher dans une voie de chagrins et de malheurs dont je m'épouvante pour toi. Mes lettres et mes conseils te sont maintenant à charge; mon amitié te pèse et t'ennuie. Je ne t'écrirai donc plus tant que tu ne me demanderas point de le faire; mais n'importe ce que j'écrive, n'importe dans quelle position tu te trouves, songe que tu as ici un ami dévoué prêt à te tendre les bras dès que tu l'appelleras à toi.

EMILE.

Lorsque l'on remit cette lettre à Georges, il était en train de rire, de boire, de fumer et de jouer avec cinq ou six jeunes gens. Néanmoins, en la lisant, il ne put se défendre d'un mouvement d'émotion, et ses yeux se remplirent de larmes: ses compagnons s'en aperçurent.

“ Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? s'écrièrent-ils. Reçois-tu la nouvelle d'un héritage, que tu as envie de pleurer?”

— Non, dit-il en s'efforçant de reprendre sa gaieté; c'est un cours de morale qui m'arrive régulièrement toutes les semaines.

— Et à quel chapitre en es-tu? demanda quelqu'un en donnant à son visage un air de gravité bouffonne.

— Au dernier,” répliqua Georges en chiffonnant la lettre qu'il approcha de la lampe, et qu'il y enflamma.

Puis il ajouta:

“ Qui me donne un cigarre, pour que je l'allume avec ce papier?”

— Bravo! bravo! lui répondirent tous ses amis en frappant des mains: excellent! bien trouvé!”

Et Georges ne pensa bientôt plus à la lettre d'Emile.

V.

Il faut maintenant laisser écouler deux années entières.

Cet espace de temps, si long lorsqu'il s'écoule, si court lorsqu'il n'est plus que dans le souvenir, avait, au premier coup d'œil, apporté peu de changement dans la destinée d'Emile Dorvilliers; car la modeste maison qu'il habitait avec sa famille conservait toujours la même apparence modeste. C'étaient toujours ces meubles de mirce valeur auxquels une propreté recherchée semblait donner un prix véritable; c'était toujours le même ordre, le même amour du travail. Madame Dorvilliers n'avait point vieilli, quoiqu'elle eût atteint l'âge où la vieillesse commence à marquer les femmes de ses stygmates. Alertes et vives, elle présidait aux soins de son ménage avec une intelligence qui semblait accroître encore l'amour de la vieille servante Barbe pour les lessives et les casseroles de cuivre écurées et brillantes comme de l'or. Mais en revanche on remarquait un changement irrécusable dans les trois jeunes filles devenues plus charnantes encore. Suivant l'habitude consacré depuis tant d'années, elles travaillaient près d'une fenêtre donnant sur le jardin, à réparer le linge, non sans deviser gaiement entre elles, non parfois sans se mettre à dire quelques morceaux de musique. Si l'une d'elles laissait là son aiguille, afin d'aller s'accompagner au piano, c'était une véritable joie, une fête sans égal pour le vieillard. Assis dans un grand fauteuil, il s'y tenait presque immobile, mais avec une intelligence dans les traits que l'on n'y remarquait pas il y a deux ans. Le temps, loin d'ajouter à ses souffrances, les avait au contraire diminuées; sans lui faire recouvrer tout-à-fait l'exercice complet de sa raison, sans la lui rendre aussi forte qu'elle l'était quand il dirigeait sa maison de commerce, du moins il n'était plus accablé sous le poids déplorable de l'idiotisme. Jadis, à peine reconnaissait-il ses enfants; aujourd'hui il pouvait se mêler à leurs entretiens, comprendre leur discours, y répondre, et donner les avis que l'on lui demandait. Parfois même, soutenu par leurs ouvriers, il